

Gino Bartali, de « Gino le Pieux » à « Gino le Juste »

« Le bien, disait-il, on ne le fait pas pour le crier sur les toits. »

Grand champion également surnommé « Il vecchio » (Le vieux), il est longtemps resté de lui ce qui symbolisait l'adversaire déclaré du « campionissimo » Fausto Coppi et cette image de croyant à la foi profonde. Sans que l'on évoque jamais celle de coursier de la liberté dont il était le plus fier, un acte de bravoure qui lui vaudra d'être distingué en 2018 de la nationalité israélienne à titre posthume au moment du départ du Giro.



En préambule...

Né dans un petit village de Toscane à Ponte a Ema le 18 juillet 1914, dans une famille modeste d'ouvriers où son père était terrassier, il était le troisième des enfants Bartali. De cette enfance et de ses premiers tourments, il lui restera cette voix cassée qui le symbolisait entre mille et qu'il devait à un jeu qui l'avait vu se dissimuler sous un imposant tapis de neige. Retrouvé fiévreux et sans pouvoir parler par sa mère, il restera muet de longues semaines avant de retrouver par la suite cette voix éraillée qu'on lui a connue.

Scolarisé à l'école Peruzzi de Florence, il lui fallait une bicyclette que son père lui procurera afin qu'il puisse achever ses études et s'y rendre. À l'entrée de l'adolescence, devenu réparateur de bicyclettes à la boutique de cycles d'Oscar Casamonti à

Florence, Gino Bartali découvrira aux côtés de celui-ci les milieux cyclistes. Et aussi, assez vite, des prédispositions qui amèneront très vite le jeune homme à se procurer le véritable vélo de course que son père refusait de lui acheter. Une fois l'affaire réglée, considéré comme un bon espoir dans la région, il remportera sa première course en juillet 1931. Avant que cette victoire lui soit aussitôt retirée, parce qu'il n'avait que 17 ans et qu'il n'aurait pas dû participer à cette course.

D'une taille moyenne avec 1,71 m, assez filiforme avec un poids de 67 à 68 kg, rien à première vue n'en faisait au départ un champion. D'autant que sa capacité pulmonaire était de 5,5 litres et qu'il avouait n'avoir jamais fait un mouvement de culture physique de sa vie. Si sa poitrine était assez peu développée, les battements de son cœur étaient particulièrement faibles et au repos, son pouls descendait jusqu'à 32 battements par minute, à tel point qu'on avait voulu le réformer. Ce cœur de sportif au rabais le mettront en difficulté en début de course car il avait besoin de beaucoup de temps pour s'échauffer. Un défaut que Gino Bartali, fermement opposé au dopage, cherchera curieusement à contourner en fumant une cigarette et en buvant plusieurs cafés avant le début des épreuves. Ce qui ne l'empêchera pas de courir avec un certain succès jusqu'à l'âge de quarante ans et d'être ce sprinteur et surtout grimpeur resté connu pour des victoires prestigieuses, tant dans le Tour d'Italie que dans le Tour de France.



Que d'anecdotes autour de « Gino le Pieux » !

Pourtant, les nombreux faits d'arme de Gino Bartali parlent pour lui. Ainsi cette mésaventure que s'est plu dernièrement à rapporter l'ancien chroniqueur de France 2 Jean-Paul Olivier dit « Paulo la Science » évoquant un Milan San Remo, tout au début de la carrière du champion transalpin. Un homme d'un destin qui reste aussi incroyable que méconnu. Alfredo Binda qui était au début des années trente l'un des favoris italiens de la course avait été lâché par le jeune Gino Bartali. Emilio Colombo, le directeur de l'épreuve, qui dirigeait également la Gazzetta Dello Sport, sachant que Bartali était bavard s'était mis en tête de le distraire après l'avoir approché pour qu'il relâche ses efforts. Ce qui profitera à ses poursuivants qui priveront le jeune Toscan d'une première victoire éclatante.

Appelé à disputer pour la première fois le Tour de France en 1937, après deux premières victoires au Giro, il déclinera d'abord cette invitation, suivant les conseils de ses médecins, avant qu'une campagne diffamatoire et que les fascistes lui ordonnent de prendre part à la course, le menaçant en cas de refus de lui retirer sa licence et de le condamner pour insubordination. Victime d'une chute et d'incidents mécaniques, il sera néanmoins contraint à l'abandon avant de prendre sa revanche un an plus tard. Sans qu'il accepte toutefois de dédier son succès au Duce qu'il méprisait ouvertement. En 1948, dix ans après sa première victoire dans la « Grande Boucle »,

au soir d'une étape du Tour suivant, alors que l'Italie était au bord de la guerre civile après l'attentat d'un leader communiste Palmiero Togliatti, le Premier ministre Alcide de Gasperi qu'il avait connu à l'Action catholique, lui demandera de gagner l'épreuve pour calmer les esprits en Italie. Élégant jusqu'au bout des ongles, dans un Tour de France qui devait les opposer l'année d'après, et alors qu'il était avec son coéquipier Fausto membres de l'équipe d'Italie, il finira après une crevaison de Coppi par donner une roue au « Campionissimo » dans la descente du col de Sestrières. Afin de ne pas compromettre la victoire finale d'un transalpin.

Seule ombre au tableau, son attitude pendant le Tour de France 1950, dans les Pyrénées. Effrayé par une horde de spectateurs sur le bord de la route, il décidera d'entraîner toute son équipe dans l'abandon à Saint-Gaudens alors que son coéquipier Fiorenzo Magni portait le maillot jaune. Déjà deux fois vainqueur de l'épreuve, avait-il cru à une sorte de fatalité et avait-il vu chez l'un de ces supporters français agités de Jean Robic roulant dangeureusement les "r" en s'adressant à lui une véritable menace au point de tout déformer. C'est possible. Mais s'il avait cru être menacé par un homme avec son couteau, il avait aussi oublié de mentionner que

son prétendu agresseur brandissait un saucisson dans son autre main. Une très belle image des dons du grand Gino pour la *Comedia dell'arte*.



Un champion à la stature impressionnante...

Pour les Italiens, le Toscan Gino Bartali est resté « Gino le Pieux », celui qui priait sur la ligne de départ, priait en course, priait encore sur le podium, remerciant la Madone, Sainte-Thérèse et tous les saints des nombreuses victoires qui auront jalonné une carrière exemplaire. On dit que ce mysticisme, Gino l'aurait acquis à la mort de son frère Giulio en 1936 pour avoir cru alors à une sorte de message divin.

Pendant que l'on évoquait cette piété, le Piémontais Fausto Coppi (1919-1960), son cadet et plus grand rival (*photo ci-contre*), qui lui a disputé jusqu'en 1954 l'admiration de ses compatriotes embrassait une mystérieuse « Dame blanche » Giulia Occhini, qui n'était pas son épouse. Ce qui ne semblait pas être du goût de Gino, un champion que le pape Pie XII, l'un de ses admirateurs, décorera de l'ordre de Saint-Sylvestre après sa victoire dans le Tour de France 1948.

Comme l'a écrit le chroniqueur Raymond Huttier dans le Miroir des Sports, Gino Bartali donnait parfois l'impression d'être totalement détaché de la course avec un air étrangement lointain. Tout chez ce pieux rêveur, que ce soit dans son visage plein de gravité, dans son allure un peu nonchalante, et dans le son de sa voix grave, indiquait une nature douce et mélancolique. N'a-t-on pas dit que Bartali

appartenait à tous ceux qui croyaient aux traditions et à leur immuabilité, et qui acceptaient le dogme. Par rapport à un Gino qui était un homme métaphysique protégé par les saints, Coppi n'avait en revanche personne au Ciel pour s'occuper de lui. Son manager, et son masseur n'avaient pas d'ailes. Fausto était seul, et seul aussi sur sa bicyclette. Il ne pédalait pas avec un ange perché sur son épaule droite, alors que Bartali priait en pédalant. Coppi, rationaliste, cartésien, sceptique et pétri de doutes, ne croyait qu'au moteur qu'on lui avait confié, c'est-à-dire son corps ! Un corps qu'il entretenait soigneusement avec des fortifiants sans danger que Gino avait longtemps cru être des dopants.

Gino Bartali est décédé le 5 mai 2000 d'une attaque cardiaque. Une fin pas très surréaliste pour un champion au grand cœur !



Un secret enfin avoué...

Curieusement, et alors que la Seconde Guerre mondiale a indiscutablement privé ce grand champion de victoires supplémentaires, si sa progression a pu être stoppée, et aussi fou que cela puisse paraître, c'est que c'est lors de ce conflit qu'il aura joué le rôle le plus précieux et le plus fort de sa vie. Celui qui a marqué son existence sans jamais qu'il en parle et qui fera de lui, longtemps après sa disparition, celui dont on se souvient encore. Car il a profité de sa stature pour sauver des enfants innocents pourchassés par les sbires de Benito Mussolini et les nazis.

Sa vie est plus qu'un roman qu'Alberto Toscano raconte dans un livre : *Un Vélo contre la barbarie nazie* qui vient de sortir en France, aux Editions Armand Colin (*à gauche*). Gino Bartali a gagné plusieurs grandes classiques du cyclisme mondial et était célèbre comme grimpeur. Il a peut-être même été le plus grand grimpeur de tous les temps, ce qu'illustrent ses dernières joutes contre l'autre grand champion auquel il s'opposait : Fausto Coppi. Mais c'est surtout son implication pour sauver les Juifs qui restera dans les esprits.

L'État d'Israël, qui organisait le départ du Tour d'Italie en mai 2018, attribuera durant la cérémonie à Gino Bartali, l'ancien cycliste italien, la citoyenneté israélienne à titre posthume. Ce geste rarissime fait suite à la reconnaissance par le mémorial de Yad Vashem à Jérusalem de son statut de « Juste parmi les nations », pour avoir aidé à sauver près de huit-cents juifs durant la seconde guerre mondiale. Une histoire longtemps demeurée secrète qui n'a été révélée qu'en 2013, treize ans après la disparition du grand champion. Grâce aux témoignages d'enfants sauvés par Gino. L'ambassadeur d'Israël en Italie avait cette année-là déjà remis au maire de Florence, Matteo Renzi, le document officiel distinguant ce « Juste parmi les nations ». Un champion auquel le président de la République Carlo Azeglio Ciampi avait décerné, en 2005, la Médaille d'or du mérite civil, la plus



haute distinction italienne. Avant de décéder et tout au long de sa vie, Gino Bartali avait déjà reçu de nombreuses récompenses et distinctions. Que ce soit la médaille d'argent de la valeur athlétique en 1938, puis la médaille d'or en 1965 décernée par la comité olympique national italien, ainsi que le collier d'or du mérite sportif en 2000.

Mais il n'est pas inutile de détailler quelle fut la portée de cet acte de bravoure dont Gino n'avait jamais voulu parler de son vivant et qu'il cachait parce que d'après lui « *le bien, on ne le fait pas pour le crier sur les toits* ».

L'archevêque Elia Dalla Costa, qui avait senti en lui un homme capable de faire de grandes choses dès sa première victoire dans le Tour de France en 1938, l'approchera au début du conflit avec un projet en tête, celui de lui proposer d'intégrer un réseau secret dont le but était d'offrir un chemin de fuite aux Juifs et aux autres personnes directement visées par l'Allemagne nazie. Ce réseau était constitué de membres de l'église catholique, dont des évêques, ceux de Gênes, de Florence, et d'Assise. Il était aussi constitué de personnalités juives, comme le Rabbin de Florence Nathan Cassuto, qui sera ensuite déporté vers Auschwitz.

Sans hésiter une seule seconde, désireux d'aider, l'ancien champion acceptera de se lancer dans ce qui restera le plus grand défi de sa vie. Car, dans cette Italie occupée se cachaient plusieurs milliers de juifs dans des endroits parfois très précaires qui n'avaient de chance que celle de trouver des papiers leur permettant de fuir. Alors qu'il était impossible à un Italien de circuler librement, Gino Bartali,

usant de sa notoriété et de sa popularité, aura pu organiser ce qui a indiscutablement permis aux juifs de pouvoir fuir, acceptant de porter des messages et de faux papiers à vélo sous prétexte d'entraînements nécessitant de parcourir parfois plus de trois-cents kilomètres en une seule journée. Ces papiers, il les cachait dans le cadre de sa bicyclette qu'il démontait lui-même pour pouvoir les y dissimuler. Quel culot inouï aura-t-il fallu à ce champion hors norme pour que ces va-et-vient clandestins entre couvents et monastères de Toscane et d'Ombrie échappent aux quadrillages de la Wehrmacht et des bandes fascistes. Malgré quelques avertissements sans frais, Gino Bartali prendra parfois des risques inconsidérés allant jusqu'à accélérer la cadence. Il aura par exemple l'idée d'accrocher une caravane derrière son vélo pour, officiellement, transporter du matériel destiné à ses entraînements, alors que cette caravane lui permettait de dissimuler des gens recherchés. Grâce à sa technique, Gino Bartali se fauilera entre les checkpoints comme si de rien n'était. Très actif, il ira même jusqu'à cacher une famille de juifs dans sa propre cave, les Goldenberg. S'il s'en est sorti, reconnaissons qu'il s'en est parfois fallu d'un rien qu'une erreur soit commise qui aurait précipité son arrestation.

Son réseau d'aide aux persécutés restera cependant secret jusqu'au terme des hostilités et Gino Bartali reprendra sa carrière en 1946 comme si de rien n'était avec une victoire dans le Giro interdisant même longtemps à son fils d'en parler.